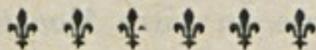


J'arrête ici mes citations. Toutefois, je veux en terminant rappeler un petit fait assez significatif. Après 1870, l'un de nos plus vils détracteurs, Schmidt, nous avait qualifiés de « peuple d'acteurs et de fanfarons. » Un romancier célèbre d'outre-Rhin, Paul Lindau, lui répondit en notre nom : « Vous commencez, monsieur, votre étude par cette phrase un peu banale : « Les Français sont tous nés acteurs. » Tenez, cela est tout à fait aussi exact et aussi faux que si vous disiez : « Les Anglais ont tous le spleen, les Allemands aiment tous la choucroute, les Espagnols sentent tous l'ail et dansent tous le boléro. » Tout cela est vrai et n'est pas vrai. Si vous vous figurez qu'en Allemagne nous ne nous entendons pas à jouer la comédie, vous faites grand tort à nos acteurs, mais encore plus à notre société. Je connais plus d'une cervelle assez vide qui, depuis maintes années, joue le rôle d'un critique érudit; je connais plus d'un sauvage qui joue les tartufes de vertu avec infiniment plus de talent que Geffroy ne joue celui de Molière. » De cette riposte de Paul Lindau, qui est à notre honneur et au sien, il importe de retenir le brevet de comédiens qu'il décerne à ses concitoyens. Ils nous l'ont prouvé, nous le prouvent et nous le prouveront. Le grand malheur, c'est qu'ils se prennent au sérieux, et que semblables à ces mauvais acteurs toujours occupés des défauts de leurs camarades, ils oublient, en jugeant les autres, de se juger eux-mêmes, et ne sauraient donc se corriger.

A. DE BERSAUCOURT.



Lettre de Paris.

Il m'a paru intéressant de rechercher quelle était la participation belge aux deux grands salons des Champs Elysées en 1921. Voici, dans la sèche précision d'une simple nomenclature les noms des artistes de Flandre et de Wallonie qui ont exposé et quelques-uns des titres de leurs œuvres.

D'abord à la Nationale. Dans la section de peinture : MM. Georges Barwolf (*Etudes de Soleil couchant sur Paris*), René de Baugnies (*Coin de Rochefort*), A. de Coninck, Hermann Courtens, Alfred Delaunois (*Portrait*), Maurice Deminne, Victor Gilsoul (*Canaux en Flandre et Maison du Bourgmestre à Bruges*), Léon Houyoux, Jef

Lempoels (*Au Salut à N.-D. des Victoires*), Alexandre Martin (*Petite Wallonne*), Pinot, de Winck (*Portrait*), Willaert (*L'hiver à Gand et à Termonde et Canaux flamands*).

Aux dessins et aquarelles M. Herman Hughe et Mlle Noella Ochsé.

A la sculpture : M. Alfred Courtens avec deux bustes, l'un en bronze, l'autre en marbre; Mme Louise Ochsé avec trois portraits dont celui d'*André du Fresnois*; Mme Yvonne Serruys, auteur d'un remarquable *Monument aux morts* pour la ville de Menin.

A la Société des Artistes Français, les envois de Belgique ont été moins nombreux encore. J'ai noté la présence dans la section de peinture d'œuvres de M.M. Allard L'Ollivier aux sujets pleins de fougue (*Le peintre et son modèle* et *Le bain matinal*), Henry de Clerck (*Vaches au Soleil*), Charles Defreyn (*Etable à Moortebeek*), Louis Dewis (*Paysage d'Automne*), Joseph François (*La Wallonie*), Modeste Huys (*Rouissage du lin sur la Lys*), Armand Jamar (*Vues de Venise*).

Aux dessins et aquarelles : M. Gustave Fraipont (*Fontainebleau et Reims*), Camille Kufferath (*Portrait*), Mlle Ruffier (*Nature morte*), M. Emile Thoorens (*pastel*), Van der Bilt (*Béguinage de Bruges*).

Dans la section de sculpture : les statuaires François Chérier, Claire Colinet (*Vénus moderne*), de Bremaecker; Octave Rotsaert qui expose trois bustes dont on ne sait s'il convient d'admirer davantage le pose originale ou le faire hardi; Mme Jeanne Van Rozen (*Animaux*), M. Marius Vos (*Etude d'enfant*).

C'est tout. Je ne crois avoir omis personne. Il faut convenir que c'est peu et qu'il y a, dans les deux salons en question, beaucoup plus de Polonais et de Tchéco-Slovaques, voire de Japonais. Et maintenant, il serait curieux de savoir les motifs de ces réserves ou de ces abstentions.

Au temps déjà lointain où *Le Beffroi* était une revue régionaliste illustrée et publiait dans ses fascicules mensuels des reproductions de tableaux peu connus, comme ces beaux paysages de Louis Watteau ou de Wattelet du Musée de Valenciennes ou encore des œuvres rares et peu répandues de Memling ou de Mabuse, on y vit, à côté de ces représentants indiscutés de l'art ancien des peintres d'extrême avant-garde. Entre autres, Marcel Lenoir. On pourrait

ainsi retrouver dans les collections des années 1901-1902 et 1903 des reproductions de dessins et de miniatures curieux dont l'inspiration dénotait une pensée nettement symboliste. Des groupes de femmes ou d'adolescents nus, offraient dans des coupes pleines de fleurs bizarres et stylisées et dans des cassolettes étranges des parfums de la nature et des parfums artificiels vers des divinités invisibles. Ou bien des figures penchées parmi les arabesques des cheveux et les filandres des matins de rosée personnifiaient le sourire et le charme des saisons et des heures.

Venu de Montauban, comme Antoine-Emile Bourdelle, Marcel Lenoir commençait déjà à occuper à Paris les chercheurs d'inédit et les jeunes gens que travaille périodiquement le tourment du nouveau. Il ne devançait pas; il s'adaptait. Il nous avait été découvert par Hector Fleischman et Léon Deubel, tous les deux sympathiques aux efforts d'art sortant de la norme quotidienne. Et c'est ainsi que par la suite les éditions, aujourd'hui rarissimes de *Vers la Vie* de Léon Deubel et de *l'Aube*, recueil de poèmes et premier livre de Louis Pergaud, avaient une couverture illustrée par Marcel Lenoir.

En vingt ans, Marcel Lenoir a évolué. Il ne s'en est point tenu à l'esthétique symboliste. Il a paru un moment acquis à l'art scientifique et ce fut le temps où M. René Ghil, qui a manifesté en poésie les mêmes préoccupations, écrivit sur Marcel Lenoir une étude qui reste indispensable à qui veut suivre de près la courbe du talent de ce peintre toujours insatisfait et toujours avide de ne pas demeurer emprisonné dans une formule.

Il y eut une heure aussi où Marcel Lenoir chercha sa vérité picturale dans le cubisme naissant. Il en demeure, ça et là, de singulières réalisations. Maintenant, Marcel-Lenoir a accompli une autre étape et trouvé sa révélation, qu'on n'ose croire pourtant définitive, dans l'exécution de fresques directes, comme cette *Joie de Vivre*, exposée au Salon de la Nationale, et qui a provoqué dans la presse et chez les critiques d'art les appréciations les plus contradictoires, les partis-pris en louange ou en dénigrement les plus caractéristiques de l'insincérité humaine.

Marcel-Lenoir est tout prêt à estimer périmée et quasiment non avenue son œuvre antérieure. Il date sa production actuelle pour la mieux différencier de celle d'autrefois et il a organisé, dans son atelier, une exposition d'ensemble des ouvrages de cette année et de l'année précédente.

C'est rue Notre-Dame des Champs au croisement de l'avenue de l'Observatoire et du Boulevard Montparnasse. Une porte basse indique le numéro 115. Au bout d'une sorte de passage étroit longeant la maison voisine, on débouche au beau milieu d'une cour où glousse la volaille, où une mère-poule s'effarouche un peu et rassemble vite ses poussins qui fuient devant les pas de l'intrus. Quelques arbres grêles et de hauts fusains versent sur le sol encombré d'objets une ombre maigre. Des cordes tendues supportent, d'un tronc à l'autre, une lessive qui sèche et claque au vent. Trois ou quatre logis bas à gauche s'approfondissent, toutes portes ouvertes et des femmes clabaudent et des enfants piaillent. On se croit, dans ce Paris insoupçonné, transporté en province.

Une pancarte désigne l'atelier construit en retrait. On entre sans façon, comme y invite un papier fixé près de la sonnette inutile. Dès l'escalier une immense fresque l'*Annonciation*, d'une émouvante naïveté, donne aussitôt l'idée de l'état présent de la peinture de Marcel-Lenoir. Et, là haut, aux murs s'étalent des œuvres nombreuses, quelques-unes d'inspiration religieuse : *Mise au tombeau*, *Nativité*, *Adoration des Mages*, d'autres d'inspiration païenne : nudités, danses, voluptés; plusieurs portraits dont une jeune femme au chapeau jaune, une vue de Montauban, étageant sur un fond de verdure des maisons à toits rouges. Tout cela de couleurs crues pour les toiles, fondues dans la matière cimenteuse et comme délavées pour les fresques. Et voici également une nature morte : des pêches, d'un ton inoubliable de tapisserie somptueuse.

Une longue table est recouverte de dessins, de croquis, de projets : travail considérable et consciencieux.

Au fond de l'atelier vitré où le soleil de l'après-midi de mai surchauffe les visiteurs, dans un recoin d'ombre entre deux chevalets Marcel-Lenoir écrit. Le peintre tient son journal au jour le jour, consigne ses réflexions sur la vie et sur l'art.

C'est un homme jeune encore aux yeux d'un bleu extraordinaire et rêveurs, une tête de Christ à barbe flave, un Christ à petit chapeau mou et à longue blouse de toile blanche et qui fume de sempiternelles cigarettes. Marcel-Lenoir a interrompu ses mémoires pour m'expliquer sa technique, évoquer des souvenirs communs et raconter un peu de sa vie laborieuse, obstinée, indépendante, ingrate et courageuse.

Cet homme, qui peint des sujets dévots, n'est point, comme on pourrait penser, un croyant, mais il a le sens du mysticisme qui

enveloppe son œuvre d'un rythme religieux et qui lui vient peut-être, d'atavismes celtiques.

A la Closerie des Lilas, chaque jeudi se réunissent les écrivains de Bretagne fixés à Paris; Le Goffic et Le Mouel président. Paul Fort, prince des Poètes, assisté de ses ordinaires chambellans, y tient sa cour le mardi comme autrefois. Il y a eu le 17 mai grand arroi en l'honneur de M. André Fontainas qui a repris au *Mercur de France* à la rubrique *Les Poèmes*, les traditions de critique compréhensive, large d'idées, attentive à tous les talents et à toutes les esthétiques qui firent longtemps apprécier, puis regretter Pierre Quillard.

LÉON BOCQUET.



Lettres Espagnoles.

*Sur un incident des Fêtes de Valence en l'honneur
de Blasco Ibáñez.*

La ville de Valence a offert au grand romancier Don Vicente Blasco Ibáñez, qui y est né de parents aragonais en 1867, des fêtes qui ont commencé avec l'arrivée de Blasco, venu de Madrid où il s'était rendu de Nice par Barcelone en automobile, le dimanche 15 mai dernier et qui ne se sont closes qu'avec le départ de l'illustre écrivain pour Madrid le 24 du même mois. Le détail de ces fêtes n'étant pas du ressort de cette chronique, nous n'aurons donc pas à résumer ici les descriptions qu'en ont données les journaux de Valence et les principaux organes de presse d'Espagne, nous bornant à signaler aux curieux le numéro extraordinaire dédié par le journal républicain de Valence *El Pueblo* — fondé en 1893 par Blasco Ibáñez — à l'auteur de ces immortels romans consacrés à décrire les divers aspects de la vie dans la région de Valence. Ce numéro, tiré sur 12 pages, contient divers articles de littérateurs espagnols en l'honneur de Blasco et la réimpression de son article